

Cécile Mainardi

## Le poème à phrases

Le poème sur les pensées-étoiles-filantes, qui n'est pas un poème pour les fixer, mais seulement pour les laisser telles qu'elles somptueusement disparaissent, est inventé pendant que je te regarde, pendant que cette pensée (qu'il y a aurait des étoiles filantes de ce genre) se confond avec ton visage aussi infailliblement que leur évanouissement se résout bientôt dans le ciel. Cette pensée, que je m'attends toujours à perdre d'un moment à l'autre, je la fais tenir sur ton visage, comme une baguette en équilibre au bout de mon doigts, et crois même un court instant pouvoir la retrouver à seulement te revoir... Mais le poème sur les pensées-étoiles-filantes, qui ne retient rien que du somptueusement disparu, devient ce faisant un poème pour seulement te regarder. Je te regarde. Je ne sais plus de quel théorème je fais la mise au point sur ton visage. Ta blondeur est au centre physiologique de cela.

Les pensées-étoiles-filantes ont la plus belle qualité de vitesse qui se puisse imaginer, tout simplement parce que ce n'est pas une vitesse qui se mesure dans le présent des heures ou des minutes, mais une vitesse qui se calcule à l'heure future. Ca ne veut pas dire que leur vitesse ne soit pas actuelle et leur passage réellement éprouvé dans le ciel du présent, ça veut dire qu'il s'agit d'une vitesse spéciale, voilà toute la différence, et d'ailleurs à l'œil nu, on ne s'en rend pas compte forcément.

Les pensées-étoiles-filantes ont pour les mêmes sortes de raison la plus belle façon de disparaître, en fait il est difficile de savoir quand elles disparaissent exactement, et puis d'ailleurs disparaître pour elles veut dire n'avoir comme jamais existé, une transition parfaite est assurée, elles disparaissent en même temps que cesse leur vitesse, ça laisse juste un point de côté dans le présent. Je me dis que j'aimerais faire un livre de toutes ces pensées-là.

Même sur une photo noir et blanc, on peut voir blond quelqu'un de blond, disait Wittgenstein, je rajouterais même mort, sur la tête de quelqu'un d'autre, qui se trouverait avoir ton allure quand il marche de dos, et la même texture de cheveux fins et souples que toi. Bruns ou châtain feraient l'affaire. Ta blondeur n'existe pas, c'est moi qui l'ai inventée pour la refléter dans le Tibre, c'est moi qui l'ai inventée pour que les choses aient un reflet ; c'est moi qui l'ai inventée pour dire que le Tibre est blond.

Il m'arrive d'attendre de savoir par cœur une phrase pour l'écrire. Souvent je trouve le moyen d'oublier la phrase toute entière, alors que j'ai tout retenu de sa singulière façon d'être phrase. Mais elle revient toujours, sous une forme ou sous une autre, dans des pas sur du gravier, qu'on prend pour des pas dans de la neige, à n'importe quelle enjambée que l'imagination le décide, si l'allée monte un peu et que la lune est pleine. D'autres fois, elle ne me revient que pour rendre soudain plus nue ta voix de femme-garçon qui ne la prononce pas, au milieu de la même allée avec neige ou pas.

Ce soir, il me semble avoir vieilli de tout le temps que, jour après jour, nuit après nuit, y compris les heures encore si proches de la nuit dernière, j'ai passé à écrire, et exactement ce temps-là, pas un autre. Ça produit un vieillissement inverse à celui du cosmonaute revenu sur terre un peu moins âgé que ses co-équipiers terrestre. Le livre sur ta blondeur est une machine à vieillissement pour le même temps passé sur terre. Les phrases y emportent avec elles un peu plus que le temps passé à les écrire. On se demande comment elles sont techniquement prononçables après coup.

J'écris sur ta blondeur tant qu'il y a des choses à en dire, tant qu'il y a des choses à en dire elle reste blonde, je maintiens seulement un état de blondeur dans la langue, pas une tonalité, pas un concept, je maintiens seulement un état de disponibilité maximum, de désœuvrement général dans les paroles, de quasi désistement, et j'obtiens invariablement du blond comme couleur.

Je cherche le poème à phrases. Je cherche les phrases du poème à phrases sur lequel on pourrait tenir sans chavirer (chavirer me revient comme d'un souvenir en syllabes), on les réunirait peu à peu comme des planches de manière à former une espèce de plaque, de plate-forme, au-dessus de la masse en mouvement de ce qu'on n'a pas écrit, de ce qu'on n'écrit pas, de ce qu'on ne peut pas écrire, mais qui bouge et résiste, une façon de se poser sur elle pour lui échapper, de lui échapper par contact, par portance, par la sorte d'étrange charité horizontale / de surface qu'on lui fait.

Quand vous aimez terriblement une personne et qu'elle n'est pas une vraie personne, que vous l'avez parfaitement compris, que vous ne pouvez rien y changer, que vous savez qu'il est impossible de lui communiquer (ne serait-ce qu'un peu) de la réalité de votre être comme dans le cas d'une perfusion de sang, que ça ne vaut même pas la peine d'écrire sur elle, mais que vous êtes terriblement pris par le peu de personne qu'elle concentre, peut-être du coup plus tumultueusement encore, vous pouvez vous mettre à dire qu'il est encore possible d'écrire sur sa blondeur elle tient dans les mots sur ses jambes fragiles de pur-sang.

C'est la fois où je me suis dit, victime d'une diminution chronique de l'odorat, que je ne pouvais sentir réellement un parfum sur moi qu'au bout de quelques jours, voire de quelques semaines (ceux que j'avais pu porter à telle époque, dans telle histoire, dans telle sous-sous-partie de ma vie semblaient, à égale fragrance bien plus bien forts à côté), que je ne les sentais en somme qu'avec la mémoire, que j'ai reconsidérer ta blondeur – sa physionomie entêtante et scabreuse dans ma tête de poète – comme l'approfondissement de ma mémoire dans une couleur. J'y ai lancé une sonde. J'ai compris après coup qu'il s'agissait d'une phrase, à voir comment elle s'enfonçait profond.

La fois que tu t'étais jeté de bonheur à plat ventre sur le lit en prononçant ces quatre mots – encore – tout – demain – ensemble – (presque uniquement des adverbes) comme s'ils voulaient former une phrase rien qu'avec des mots, sans grammaire, ou dire que la grammaire était un sortilège, qu'on avait tant de mots à dire dans une vie, qu'on n'avait que deux jours avant que tout se détraque à nouveau entre nous, que ça revenait au même, qu'il s'agissait du même drame, et de la même jouissance.

Je rêve d'une écriture qui nuancerait la phrase à la manière dont elle est affectée par le temps, à la manière dont pourrait le montrer une encre qui changerait imperceptiblement de couleur à mesure qu'on écrit (comme c'était le cas à l'école pendant qu'on dictait et qu'il fallait recharger au plus vite son stylo pour ne pas perdre le fil, quitte à se faire prêter une cartouche d'encre turquoise, ou encore quand on reprenait à écrire après la pause d'une relecture avec une encre soudain plus impudemment foncée), à la manière dont elle est affectée par les nuages – le temps incorporé –

L'homme que je vois pour la dernière fois existe, à plusieurs reprises, il n'y a jamais eu que lui. Il s'agit pour l'écriture de le maintenir dans une espèce de réanimation où il oscille toujours entre la fatidique prochaine des dernières fois et plus jamais, de le faire imaginairement refluer jusqu'à l'estuaire de la Der des Der où disparaissant, il livre le secret de ses apparitions, de sa blondeur : on le voit, visage au vent, passé au dehors de la vitre de la voiture, plonger dans la transparence de sa propre amnésie, comme dans une matière semi-liquide, car de qu'il dissipe de lui à chaque tournant, il vous le lègue en pure mémoire quand c'est pour vous la dernière fois de vous en souvenir.